

ETRE CONTEMPORAIN ?

In la revue ENCRAGES, cahier d'art et d'esthétique, n° 4, 2004, Publications de la Sorbonne, p. 6 à 10.

Qu'il s'agisse d'une interrogation ou d'une affirmation, d'une hypothèse, d'une certitude ou d'une incantation, cette proposition pose question. Chacun d'entre nous peut se sentir concerné lorsque, par vocation, par profession, spéculation, amateurisme ou simple curiosité, il est amené à côtoyer ou à participer du monde de l'Art contemporain. Et pourtant, lorsqu'on y réfléchit plus avant, la question échappe à l'analyse.

S'il y a bien *une évidence qui va de soi*, pléonasme en miroir face à celui de la question, c'est bien celle que recouvre ce quasi-syntagme : « être contemporain ».

Que nous le voulions ou non, nous sommes tous contemporains à nous-mêmes, d'autant plus au moment même où nous nous interrogeons sur le fait de savoir si nous le sommes. La réponse est dans la question et cet apparent dilemme tombe de lui-même.

D'aucuns prétendront qu'il est facile de s'en tirer ainsi, par ce qu'ils considéreront comme une pirouette. C'est qu'ils confondent spéculation et interrogation, sophisme et dialectique, syllogisme et problématique, autant d'amalgames si fréquents qu'ils en deviennent symptomatiques des milieux proches ou périphériques de l'Art contemporain. Car, bien sûr, on aura compris que cette interrogation existentielle – être contemporain – veut se situer dans une tentative si ce n'est de définition, à tout le moins de description de ce que pourrait vouloir dire la formule. Où l'on voit d'ailleurs que la question n'a pas de fin, puisqu'à chaque nouvelle seconde, il faut se la reposer. Et le temps même de la poser, avant même celui d'y répondre, rend la réponse éventuelle déjà obsolète. Sans compter que cette volonté de définition ou de description implique un désir mortifère qui le condamne d'emblée face à son objet. Par principe même, la contemporanéité, forcément sans cesse renouvelée, interdit toute définition et toute description pour les raisons mêmes présentées ci-dessus : le temps de la définition ou de la description, temps lui-même pris dans le recul historique nécessaire, rend les deux volontés dépassées au moment même où elles viennent d'être exprimées. Il est vrai que si l'on pouvait fixer les paramètres définitifs de cet « être contemporain », chacun pourrait alors s'inscrire en connaissance de cause dans le bon camp, en recherchant les

certificats de conformité au bon modèle, comblant ainsi l'angoisse de ne pas être contemporain. Celui là même qui souhaiterait échapper à cet enfermement se verrait récupéré par l'exigence de cette référence qui le définirait « par défaut » malgré lui.

Quant à *l'Art contemporain*, cela fait quelques lustres déjà que cette qualification lui fut accordée. L'*Art contemporain* des années 1970 l'est il encore aujourd'hui ? Et celui des années 1990 ou 2010 ? Y aurait il un *Art contemporain* par période et de combien d'années serait chacune d'elles ? Ne parle t'on pas de l'*Art contemporain* des années quatre vingt ? Sommes-nous entrés dans l'ère de l'infini paradoxal, la qualité de la contemporanéité pouvant être appliquée à toute production au moment où elle apparaît, même si, dans le même moment, elle la fige *de facto* dans l'histoire. Tout art est toujours contemporain à lui-même. Mais ne l'est il pas de la même façon au moment où mon regard lui confère « soudain » une indiscutable contemporanéité ? Bien sûr, on peut s'arrêter au fait que la contemporanéité d'une œuvre est définie non par rapport au regardeur mais par rapport au producteur. Même dans ce cas, la proposition est problématique – Picasso nous rappelle qu'à chaque nouvelle touche, c'est une nouvelle œuvre qui naît – et c'est alors la limiter à ce qui l'annihile, tant il est vrai que l'œuvre ne peut exister, tout comme nous-mêmes, que par et dans le regard de l'autre, de celui qui, justement, dans le temps de ce regard, nous est ou lui est contemporain et la rend et nous rend contemporains.

On voit bien que, par ces voies là, la réflexion ne débouche que sur une démonstration par l'absurde : nous sommes contemporains ou nous ne sommes pas, tant il est vrai qu'il nous est impossible de sortir de notre propre temps, qui nous détermine par ailleurs. Et si c'était justement les échos de cette absurdité qui devaient retenir notre attention, comme raison d'« être contemporain », ne serait-ce que pour le plaisir de la confrontation et les éventuelles émergences qu'elle pourrait susciter au delà d'elle-même ? Pourquoi ne pas tenter un instant de jouer le jeu et de prendre la proposition comme si elle avait du sens, comme si elle était sérieuse, ou plutôt comme si on faisait semblant d'y croire ?

Mais alors, si *l'Art contemporain* est ce qu'on en dit, où chercher ?

De nombreuses dénominations furent attribuées aux multiples avatars de l'art tout au cours de l'histoire. On y passe des qualifications liées à l'époque ou au lieu, plus ou moins précisément (art paléolithique, art égyptien, art ptolémaïque ; art du moyen-âge, art chinois, art des Han ou des Ming ...), à d'autres

propositions renvoyant à des critères stylistiques, pas toujours aussi clairs d'ailleurs qu'on voudrait bien le dire (art classique, art baroque ...) puis à d'autres encore s'appliquant à des champs plus restreints, et notamment *contemporains* entre eux (cubisme, futurisme, suprématisme ...). Seule la dénomination « *Art contemporain* » se distingue par un renvoi référentiel surprenant si on y regarde de plus près. Depuis, il est vrai qu'on a fait mieux puisque certains proposent *l'Art post-contemporain* !

Peut-être faudrait-il se demander quel manque, quelle viduité de la réflexion ont pu accoucher de ce « concept » qui apparaît plus, avec le recul, comme de ceux que les publicitaires prétendent produire, fabriqués pour l'occasion, avec les noms qui vont avec. A moins qu'il ne s'agisse – mais c'est un peu la même chose – d'un nouveau coup du nominalisme qui a l'avantage de ne pas nous obliger à nous interroger sur les choses en leur conférant *a priori* un nom qui les transforme *in petto* en la chose, même – surtout ? - si on ne sait pas vraiment ce que veut dire le nom puisqu'on ne sait pas vraiment définir la chose. Et de fait, aucun concept précis ne semble pouvoir rendre compte de *l'Art contemporain*, dont on vante tellement la diversité et la transversalité. Alors, il nous faut bien admettre qu'il s'agit en réalité d'un pseudonyme :

Pseudonyme : n.m. et adj. (gr. Pseudônimos, qui se donne un faux nom). Nom d'emprunt sous lequel un artiste, un écrivain, un comédien se font connaître du public : C'est en 1718 que J.M. AROUET pris le pseudonyme de VOLTAIRE. En général, un faux nom : se cacher sous un pseudonyme. Pseudonyme n.f. Substitution d'un nom d'emprunt à un nom véritable. (Dictionnaire LAROUSSE)

Il devient alors urgent de chercher quel véritable nom, quelle réalité secrète se cache sous le pseudonyme !

Contemporain, e, adj. Et n. (lat. contemporaneus ; de cum, avec, et tempus, - oris, temps). Qui est du même temps, qui vit à la même époque que quelqu'un ou quelque chose : être le contemporain de la conquête du cosmos. Qui est du temps présent, qui vit à notre époque : la littérature contemporaine. Histoire contemporaine : histoire qui concerne l'époque actuelle depuis 1789. (Dictionnaire LAROUSSE)

Quant au mot « être », s'agit-il du nom ou du verbe ? S'il s'agit du verbe, comme on peut le penser, on retiendra plus précisément sa qualité d'« auxiliaire », celle qui facilite l'accession à cet état manifestement envié de contemporain (sinon, pourquoi se poser la question ?!) Alors, pour chercher à savoir à quel degré de conformité on peut déclarer qu'on est contemporain ou

qu'on ne l'est pas, ou pas encore mais qu'on s'en approche (avec le temps, tout est possible !), il nous faudrait trouver le référentiel et les critères qui nous permettent d'en décider avec un minimum d'assurance, pour ne pas céder, comme beaucoup – tous ? – à la facilité de l'auto proclamation et du nominalisme dénoncés plus haut. Devant cette obsession tellement répandue aujourd'hui, on peut supposer qu'«être contemporain» c'est justement pratiquer de la sorte ou participer de ce jeu qui envahit à ce point le champ de l'Art qu'on est obligé de se demander quelle nécessité, quel besoin, voire quel pathos, cela recouvre pour être aussi présent.

Mais si « être contemporain » c'est être de son temps, nous l'avons déjà dit, ce syntagme « pléonastique » est la réponse à sa propre question. S'il s'agit de savoir si l'on correspond à ce que le terme qualifie, en s'en référant au champ artistique, nous sommes alors confrontés à une énigme car qui peut dire aujourd'hui quels sont les critères, les caractéristiques, les paramètres, les qualités spécifiques et indiscutables de ce qui rendrait à coup sûr *contemporain* et, corrélativement, de ce qui y ferait échapper, dans le cadre d'une dialectique bien ordonnée ?

En fait, peut importe de savoir si l'art qu'on appelle contemporain l'est vraiment ou l'est encore, et si nous-mêmes nous le sommes, condition *sine qua non* pour que la relation soit possible. Ce qui compte, c'est de se rappeler que toute œuvre, même la plus ancienne, est toujours contemporaine à celui qui la regarde, puisque, Marcel DUCHAMP nous l'a rappelé : « C'est le regardeur qui fait le tableau ». On peut même préciser : « c'est le regardeur qui fait le tableau contemporain », qui, par son regard, rend toute œuvre à nouveau contemporaine, et dans ce moment même, se rend contemporain à cette œuvre, mais aussi à toute autre. Toute œuvre est pédagogique et toute relation aux œuvres se doit d'être une praxis. Alors, c'est ce même cheminement qui rend les œuvres ainsi doublement contemporaines à celui qui les regarde, puisqu'une fois regardées, elles constituent une part de lui-même, une part de sa contemporanéité. C'est aussi ce qui fait qu'à chaque fois qu'il regarde « à nouveau » la même œuvre, c'est une nouvelle œuvre, une autre œuvre qu'il regarde. Ce même regard rend les deux – le regardeur et l'œuvre – une fois de plus et à tout jamais contemporains parce qu'ils furent un moment, à un moment, contemporains. Tout œuvre ne prend donc vraiment sens que par la pensée contemporaine de celui qui la regarde. Tout l'Art est toujours contemporain parce qu'il n'existe que dans l'instant où le regardeur le rencontre. C'est la rencontre qui est contemporaine avec tout ce qui la constitue. Et toute œuvre est tout autant aussi

vite « dépassée » dans l'instant même où l'on détourne le regard vers une autre, qui devient à son tour contemporaine à ce regard et au regardeur, dans ce fragment si infime du temps que nous ne pouvons le maîtriser.

« Etre contemporain » alors, ce serait, dans le champ artistique, cette seule capacité à accueillir et reconnaître, par et dans son regard, le Monde, et l'Art, tel qu'il est au moment où il est, et à le voir dans sa contemporanéité, c'est à dire dans ce qu'il rend *présent le présent, présent le passé et présent l'avenir*, et qu'il me rend, que je sois artiste ou regardeur, présent – contemporain – à lui, à moi donc aux autres, sans plus que j'ai besoin de me poser la question de savoir s'il faut être contemporain ou ne l'être pas. « Etre contemporain » ? Là n'est pas la question !

Nous n'avons pas à nous occuper de l'étiquette ou nous inquiéter de la mode. Nous avons déjà, et ce n'est pas une mince affaire, à tenter d'être nous-mêmes, contemporains à nous-mêmes, nous-mêmes parmi les autres, autre parmi les autres, dans le Monde et dans ou avec l'Art. Cette tâche suffit largement à une vie contemporaine, personnelle, professionnelle, sociale, artistique ou que sais-je encore, si tant est d'ailleurs qu'elle soit vraiment possible. Toutes les autres annonces, proclamations ou prétentions ne sont que des avatars publicitaires et narcissiques, dans ce qu'elles démontrent un désir d'appartenance, de reconnaissance à quelque chose qui serait constitué et constitutif, institué, totalisant, totalitaire, un désir de conformité intériorisée à une institution qui se clôt sur elle-même à l'instant même où elle s'institue.

Et quand bien même cette tâche serait impossible, c'est ce qui la rendrait indispensable pour nous rendre alors contemporains à nous-mêmes et aux autres, à nous-mêmes et au Monde, à chaque instant de ce projet ambitieux, de cette recherche probablement désespérée. La tâche est infinie et ouverte, la quête sans fin et la question de la contemporanéité n'en est, au plus, qu'une scorie sans intérêt. Relative, éphémère, circonstancielle, la contemporanéité viendra d'elle-même ou ne viendra pas : il n'est pas nécessaire de s'y arrêter parce que ça n'a aucune importance.

C'est dans le regard des autres qu'on est ou qu'on n'est pas contemporain. Ce sont eux qui en décident, eux qui, quand ils en ont besoin pour quelque bénéfice escompté, nous confèrent cette appellation alors contrôlée qui ne vaut pas plus, ou qui vaut plutôt bien moins que bien d'autres. Il n'est pas nécessaire de s'en inquiéter, occupé qu'on est à être soi-même contemporain avec les autres. Et

celui-là, ou tel autre, nous reconnaîtra contemporain, momentanément, et celui-ci ne nous accordera pas cette étiquette. Mais ça n'a aucune importance !

Quant à l'Art, force est de constater que la majorité de ce qu'on nous présente aujourd'hui comme contemporain n'est que le redite, souvent bien pauvre et fort ennuyeuse, de choses que l'on jugeait « contemporaines » en leur temps. Le véritable Art contemporain, comme depuis le début des temps, ne se préoccupe pas de cette appartenance : il se fait, il advient forcément au bon moment.

Mais il est vrai que de nos jours, le label « Art contemporain » a valeur de sacralisation et rend toute œuvre estampillée de la sorte inaliénable à jamais et tout artiste déclaré contemporain intouchable. Ce qui fait que c'est d'abord la validation de cette appellation après laquelle il court en faisant allégeance aux instances ad hoc. C'est que dans le même temps, miracle de la contemporanéité et de la connivence, elle confère à ceux qui en décident, ou plutôt qui la proclament, le titre envié de seuls détenteurs inattaquables de l'authentification de la « contemporanéité ». Ils atteignent alors à l'immortalité académique comme seuls capables de décider du « contemporain ». Nous voici revenus aux sempiternelles querelles des anciens et des « contemporains », quand ceux-là mêmes qui se défendent de tout académisme en deviennent les premiers représentants.

On ne peut être contemporain qu'à soi-même, et ça n'est pas si sûr, et de plus, sans le vouloir. Et comme il en va ainsi de tous, ce sont alors les écarts entre nous, le Monde et les autres, qui nous permettent d'échanger nos « contemporanéités » et de nous situer dans et face au temps des autres, ceux avec qui on partage, on construit quelque chose. Or l'écart implique la non-contemporanéité, que cet écart soit celui qui s'inscrit à chaque nouvelle seconde avec nous-mêmes, et, *a fortiori*, avec les secondes du temps des autres.

Nombreux sont aujourd'hui ceux qui cherchent le bon modèle contemporain pour mieux tenter de s'y conformer, modèle non avénu mais souvent fantasmé, dans des efforts louables où le compulsif le dispute au dérisoire et au pathétique, où la recherche d'une identité en indique l'absence. Ils ne sont que les victimes de leur propre vacuité et des leurres qu'on leur tend pour mieux les circonvenir, parce qu'ils confondent l'ordre des choses avec les choses de l'ordre. Se réclamer aujourd'hui du contemporain, c'est réclamer l'ordre, c'est désirer la norme, c'est se vouloir conforme. On ne devient ni artiste ni contemporain en le prétendant ou en le proclamant : ce sont les autres qui en décident, pour des raisons plus ou moins avouables, et qui nous contrôlent ainsi pour nous faire

entrer dans l'histoire comme ils l'entendent, comme ça les arrangent. Le jour où tel est déclaré « contemporain » c'est qu'il est entré dans l'histoire, donc qu'il ne l'est plus. Alors, point n'est besoin de chercher ou de savoir si on est contemporain. D'autres le diront pour nous ou ne le diront pas. Ça n'a pas vraiment d'importance. « Être contemporain » ? Là n'est pas la question !